Neuvième Année. Dimanche 28 Mars 1897 N° 5.



LA CVRIOSITÉ

REVUE DES SCIENCES PSYCHIQUES

Directeur-Rédacteur en Chef : ERNEST BOSC

ABONNEMENTS : France et Étranger, 1 an. . . . . . **5** francs

ADMINISTRATION : 6, Place Saint-Michel, à Paris, et à Nice

SPIRITISME

Quelques lecteurs ont bien voulu nous témoigner leur étonnement de ce que nous n'avions pas parlé de la nouvelle pièce de Sardou et donné notre opinion sur *Spiritisme*.

La raison est bien simple; d'abord, bien qu'étant à Paris lors de la première représentation, il ne nous a pas été possible d'avoir une place ; nous avons donc attendu quelques jours pour laisser passer les pressés, or la pièce a été brusquement retirée de l'affiche. Dès lors, nous ne pouvions en parler de *visu* ; puis tous les quotidiens ont donné des critiques de la pièce.

Dans la traduction d'une lettre de Sardou adressée au *Light* et traduite en anglais par son ami A. Erny, M. Sardou se plaint de n'avoir pas trouvé chez les spirites parisiens le concours qu'il en attendait. A qui la faute ? sinon à l'auteur dramatique, car la donnée de sa pièce a été loin de satisfaire les spirites. Décidément, Sardou n'a pas de chance ! car, d'un autre côté, on a prétendu que sa pièce allait être mise à l'index par la *Sacré Congrégation* de même nom !

Or, voici ce que Sardou a répondu à un reporter d'un journal de Paris qui lui demandait son sentiment à ce sujet et l'impression qu'il éprouvait devant cette menace :

« Non, ce n'est pas sérieux ce que vous me racontez-là ; je n'ajoute que peu de créance au bruit qui circule à ce sujet dans le public et, le cas échéant, il n'y a là rien qui puisse m'effrayer, tout au plus de quoi m'étonner !

« En effet, si j'ai exposé dans ma pièce, en la présentant comme simple hypothèse, la doctrine spirite, j'ai, pour cela même, développé ce que la morale évangélique contient de plus noble et de plus réconfortant ; j'ai rendu tangibles, à la faveur d'un cas particulier, les admirables effets de la pratique essentielle de la charité et de la bonté.

« Je m'attendais d'autant moins à avoir le clergé contre moi, que certains journaux, le *Libéral* entre autres, dénoncent *Spiritisme* « comme une tentative de restauration théocratique » qui aurait pour but de relever l'Eglise et d'écraser la République.

« Il est vrai qu'en même temps — et c'est sans doute ce que le Saint-Siège incrimine — il m'a fallu établir comme base du système philosophique que je préconise, cette doctrine des renaissances et vies successives qui est vieille comme le monde et qu'on enseigna librement aux chrétiens jusqu'au IVe siècle.

« Il est bien évident, en effet, que la préexistence et son corollaire, les renaissances, se trouvent à l'état de symboles dans quantité de versets évangéliques; Saint-Jérôme, Saint-Grégoire de Nazianze, Origène et la plupart des Pères de l'Eglise l'acceptèrent comme une explication rationnelle du péché originel et comme une justification de la justice de Dieu en face de l'inégalité des conditions et de la souffrance. C'est seulement en 553 que le Synode de Constantinople considéra cette croyance comme une hérésie. Mais peu m'importe une opinion que je trouve arbitraire.

« L'Eglise a contre elle, et j'ai pour moi les plus grands philosophes, les plus grands savants et les plus grands penseurs. Je suis, avec eux, contre la conception féroce de l'éternité des peines, et je n'ai jamais pu concevoir même en ma prime jeunesse, que la Divinité, souveraine justice, punit le crime temporaire d'un châtiment sans fin.

« A ce propos, je me rappelle qu'une vieille dame, amie de ma famille, consternée par les idées révolutionnaires que j'exprimais sur l'enfer vers ma vingtième année, résolut de me présenter au père Lacordaire, qui était alors aux Carmes, avec l'arrière-pensée que le célèbre dominicain me convertirait. Mais

celui-ci, m'ayant écouté avec une attention et un intérêt très vifs, se contenta de me faire quelques observations à côté du sujet, et je le quittai avec l'impression qu'il était absolument de mon avis.

« Depuis, mes convictions se sont définitivement affirmées ; et dans cette lutte engagée contre les dogmes étroits et quelquefois féroces qu'a voulu imposer l'Eglise et la philosophie spirite si large, si étendue, si satisfaisante pour l'intelligence et pour le cœur, l'Eglise est sûre, si elle persiste, à ne pas être la plus forte. C'est simplement une question de temps, et ce n'est pas la mise à l'Index de *Spiritisme* qui la sauvera ».

Toutes les idées ci-dessus sont fort justes ; ont-elles toutes étaient exprimées par M. V. Sardou, nous voulons bien le croire ; car, en somme, l'auteur dramatique n'a fait que résumer des idées qui sont depuis longtemps dans l'air, dans *l'Astral*, dirons-nous, plus spécialement pour nos lecteurs.

Examinons maintenant pourquoi l'auteur a suspendu la représentation de sa pièce ; car, dire qu'elle a été retirée de l'affiche parce que les recettes étaient subitement tombées, c'est un futile prétexte qui n'a pu trouver créance qu'auprès du gros public.

La véritable raison la voici, c'est que l'auteur avait cru faire une pièce toute en faveur du spiritisme et qu'il s'est trouvé que le gros public a trouvé au contraire que M. V. Sardou se moquait du spiritisme et des spirites et il tirait cette conclusion parce que le personnage principal, la femme adultère, qui n'était nullement morte dans un accident de Chemin de fer, jouait du spectre, du fantôme matérialisé bien que parfaitement vivante et tout cela pour obtenir l'absolution de son époux et revenir avec lui.

Si c'est là le vrai motif de la suspension des représentations de *Spiritisme*, il ne prouve qu'en faveur de l'auteur, car il est des plus honorables ; et nous pensons que c'est bien là la vérité, car M. V. Sardou, spirite convaincu et de la première heure, comme son père, du reste, n'a jamais renié sa foi au spiritisme, il l'a, au contraire, toujours hautement proclamée.

Aussi, nous pensons que la pièce remaniée, peut-être même complètement modifiée, reparaîtra un jour ou l'autre sur l'affiche et sera, cette fois, goûtée du public en général et soutenue par les spirites et par tous les spiritualistes.

Ernest Bosc.

A PROPOS

DE "SPIRITISME" DE SARDOU

D'une longue lettre de M. V. Sardou à son ami M. A. Erny, il résulte que l'auteur dramatique met sur le compte des spiritistes une partie de l'insuccès de sa pièce.

Nous ne donnons pas cette lettre parce qu'elle a paru dans le *Light* du 6 mars, colonne 118, et qu'en suite divers journaux français l'ont déjà publiée.

Disons que cette lettre, à M. Erny, est une réponse à une note aigre-douce parue dans le *Light* du 13 février, colonne 77, *in fine*, note que voici : La nouvelle pièce longtemps attendue de M. V. Sardou sur le spiritisme (*dealing with spiritualism*), a été représentée au Théâtre de la Renaissance, lundi soir. Les critiques ont dit en fort beaux termes que la pièce est une œuvre d'art, mais ils ont été réellement désappointés parce qu'elle n'était nullement réaliste et fort loin des phénomènes spirites. A part quelques coups frappés médianimiquement, tout ce qui concerne le spiritisme se passe en paroles et conversations.

Un docteur sceptique se trouve en opposition avec un grand médium le Dr Davidson d'Edimbourg qui parle brièvement de Crookes Barkas, Russel, Wallace, Crommel, Valley, de Rochas et de Lombroso, et nous remarquons que le critique du *Daily Telegraph* admet que tout cela ne fournit que des preuves quelque peu théoriques en faveur de la cause. — Cette note aigre-douce n'est ni chair ni poisson, mais en somme, n'est-elle pas juste ?

That is the question ?

Personnellement, nous pensons que M. V. Sardou a voulu ménager la masse de son public ! En ceci, la difficulté de son entreprise est son excuse ; faire admettre au grand public, à M. tout le monde, au tout Paris sceptique, le spiritisme était une tâche très difficile, sinon impossible et cependant nous persistons à croire qu'avec son talent et sa grande habileté et pratique scèniques, M. V. Sardou aurait pu mieux faire que la pièce qu'il a présentée à ce public essentiellement sceptique et peu gobeur, quoiqu'on dise !

AUTOBIOGRAPHIE DE L'ABBÉ CONSTANT

(Eliphas Lévi)

— SUITE —

Cette manœuvre ne me plût pas et je ne trouvai pas assez de franchise dans cette guerre toute romaine. Je m'en expliquai avec l'abbé de Solesme et j'encourus sa disgrâce. J'eus aussi envers lui le tort d'ouvrir les yeux à deux jeunes gens dont la tête était presque perdue et dont on voulait faire de petits séides. Je fus obligé de partir au bout d'une année et tout mon regret fut de n'avoir pu sauver ces deux pauvres enfants qui sentirent bien qu'elle perte ils faisaient et pleurèrent amèrement mon départ en me disant adieu.

C'est à Solesme que le *Spiridion* de Georges Sand me tomba par hasard entre les mains. J'eus aussi le loisir d'y étudier la doctrine des anciens Gnostiques (1), celle des Pères de la primitive Eglise. le livre de Cassien et des autres Ascètes, enfin les pieux écrits des mystiques et spécialement les livres admirables et encore ignorés de Mme Guyon.

La vie et les écrits de cette femme sublime m'ouvrirent la porte de bien des mystères que je n'avais pu encore pénétrer ; la doctrine du pur amour et de l'obéissance passive à Dieu me dégoutèrent complétement de l'Enfer et du libre-arbitre ; je vis Dieu comme l'être unique dans lequel devait s'absorber toute personnalité humaine, je vis s'évanouir le fantôme du mal et je m'écriai :

Un crime ne peut être éternel puni,
Et le mal serait Dieu, s'il était infini !

. . . .

Hors de toi rien ne vit, en toi rien ne blasphème.
Et ton éternité brûle, parce qu'elle aime.
Et de tes jugements j'attends en paix le jour :
Si l'enfer est en toi, c'est un enfer d'amour !

Mais pour deux infinis, en vain je cherche un lieu ;
Un enfer hors de toi suppose un autre Dieu.
Or, de Dieu contre Dieu, je crains peu la victoire
Ou tu n'es pas, Seigneur, ou je suis dans ta gloire,
Et de tes jugements j'attends en paix le jour :
Si l'enfer est en toi, c'est un enfer d'amour !

(1) Ceux de nos lecteurs qui désireraient des renseignements sur les Gnostiques et sur la Gnose, n'auraient qu'à consulter le *Dictionnaire d'Orientalisme, d'Occultisme* et de *Psychologie*, aux mots *Gnosticisme*, *Gnose* et *Gnostiques*. — 2 vol. in-18, Paris, Chamuel, éditeur.

Je fus étonné de retrouver dans les prédictions de Mme Guyon (1) ce règne futur du Saint-Esprit, cette consommation dans l'unité par l'amour que tous les vrais chrétiens ont attendu dans tous les siècles ; je compris comment le culte de Marie servait de transition entre le règne du Christ et celui de la céleste *Colombe*.

Je vis en la personne de la Prophètesse, cette femme de l'apocalypse en travail de l'homme à venir, le *Cantique des Cantiques* me fut révélé ; je sus pourquoi l'épouse est préférée à la mère et pourquoi le mariage est nommé le dernier parmi les sept sacrements, parce que tout doit finir par une alliance éternelle entre le fiancé et la fiancée, et ce que nous appelons le mal et les misères de la vie, ne sont que des épreuves, des jalousies et des inquiétudes de l'amour.

Je respirai alors comme un homme qui, après une montée pénible, arrive au sommet d'une montagne escarpée et découvre de vastes horizons et de riantes campagnes ; Je triomphai d'avoir écrasé sous mes pieds cette laide figure de Satan, je sentais mon cœur se dilater dans la pensée que tous les hommes seraient sauvés et je ne pouvais plus concevoir comment, pendant un seul instant, j'avais pu croire à un Dieu tout puissant et bon et en même temps à une damnation éternelle.

(A suivre) ELIPHAS LÉVI.

LA DENTELLIÈRE DU PUY

(Suite)

Mlle Olympe Roussel était très sympathique aux Paternot. Ceux-ci avaient remarqué l'ordre, la propreté, l'amour du travail de la jeune fille et son extrême économie, car Patrice avait bien souvent observé, derrière ses persiennes closes, les faits et gestes de la jeune voisine, alors que ne se croyant pas observée, elle soignait le moindre petit chiffon, un bout de ficelle, une aiguille ou une épingle qu'elle avait ramassée dans la rue.

(1) Mme Guyon, née Jeanne Bouvier de la Mothe, a écrit environ 35 volumes empreints d'un grand mysticisme ; on lui attribue une autobiographie intitulée *la Vie de Mme Guyon*, écrite par elle-même, mais nous croyons cette œuvre apocryphe. Veuve fort jeune, après quelques années de mariage, elle vint se fixer à Paris en 1676. Comme elle faisait beaucoup de propagande religieuse, Louis XIV, la fit enfermer à la Bastille, d'où elle en fut retirée par M de Noailles, archevêque de Paris ; elle se réfugia alors chez son fils, à Diziers, près de Blois, où elle y mourut en 1718.

Olympe classait méthodiquement chaque objet et cela très vite, pour ne pas perdre le temps consacré à la fabrication de sa dentelle. Peut-être que M. Paternot avait aussi regardé dans la chambrette de la jeune fille pour se régaler simplement la vue des formes robustes et bien prises de sa voisine dont la florissante santé faisait contraste avec la débile santé de Mme Paternot. Toutefois, Patrice ignorait comme tout le monde la secrète ambition de Mlle Roussel, admirait sa modestie et sa bonne conduite et ne passait-il jamais devant la jeune fille sans la saluer et lui demander paternellement de ses nouvelles. Une fois il arriva, deux ans environ avant la mort de Mme Paternot, que celle-ci ayant été très souffrante et la petite bonne à moitié idiote qui la servait, également malade, il arriva disons-nous, que M. Paternot s'adressa à Olympe, afin qu'elle lui procura une nouvelle bonne, c'était précisément l'époque où Olympe venait de quitter depuis peu, M. de Courgemont.

— Je viendrai moi-même chez vous, pour soigner cette bonne Mme Paternot, répondit la dentellière, entre voisins, ce sont là de petits services qu'on se rend avec plaisir objecta Olympe, à qui Patrice très satisfait de cette offre disait que ce travail n'était pas fait pour elle : car soigner un malade et préparer le repas était bien pénible.

— Mme Paternot va être bien heureuse de vous avoir près d'elle, ajouta Patrice.

Et aussitôt, Olympe s'installa au chevet d'Armande et comme elle était très habile et fort observatrice, elle vit bien vite, de quelle manière elle pourrait tirer parti de sa complaisance envers ses voisins. La dentellière tout en donnant des soins minutieux à la malade, fit des arrangements utiles dans la maison, négligée depuis un mois, que la maîtresse du logis était alitée. Elle trouva moyen, sans trop de dépense, d'améliorer la table des Paternot.

— Que cette Olympe est aimable et obligeante, ne cessait de répéter Armande à son mari ! C'est une perle.

Et avec cela d'une discrétion rare, s'exclama, Patrice !

— Il faudra la rémunérer largement, disait Armande.

— Oh! oui, c'est de toute justice, reprenait Patrice; j'ai inscrit toutes nos dépenses depuis quinze jours, eh bien, Olympe a su, avec la même somme que nous consacrons dans ce laps de temps à notre nourriture, me faire plusieurs plats d'extra. Et toi, chère femme, avec quelle patience elle t'a frictionnée et entourée de prévenances !

Mme Paternot remise et pouvant désormais vaquer à ses occupations de ménage, on offrit à Olympe de fixer elle-même le paiement de son mois de service ; mais Mlle Roussel fût si modeste dans ses prétentions, qu'Armande ajouta à son salaire une bague d'or et embrassant la dentellière, la pria de la venir voir souvent.

Olympe avait de nouveau un projet à caresser : Armande plus vieille que son mari et de plus, d'une très mauvaise santé, pouvait disparaître d'un jour à l'autre et la jeune fille s'était assez vite rendu compte de l'attrait qu'avait pour elle Patrice ; sa simplicité, son économie dans les moindres détails, avaient entièrement séduit M. Paternot, qui même s'était oublié un jour qu'il était seul avec Olympe, à lui dire ceci : « Mlle Roussel, vous êtes un trésor ! Je ne connais personne, après Mme Paternot, dont les goûts et la manière de vivre m'aient été plus sympathiques ! »

Cultivons les Paternot, se dit la dentellière, j'en retirerai certainement quelque chose, si ce n'est tout ce que j'en attends !

— Vous êtes bien triste, dit un jour Olympe à Patrice, qu'elle n'avait pas vu depuis quelque temps ?

— Ah ! mon enfant, toujours de pénibles nouvelles d'Amérique, où, vous savez que j'ai, ce qui me reste de ma nombreuse famille ! Je viens de recevoir une lettre de ma cousine Dorothée, l'aînée des Stoup, qui après sa mère, ma bonne tante Geneviève, morte il y a trois ans et ce pauvre Stoup la suivant de près, m'annonce la mort de son dernier frère ; de plus, le départ de son seul neveu pour l'Europe, avec une actrice, l'a fort contrariée ; elle me prie donc de faire des démarches pour retrouver cet enfant prodigue et lui apprendre la mort de son père !

— Voilà, qui est bien malheureux, s'écria la dentellière, puis elle ajouta : Et Mme Dorothé, est-elle mariée, a-t-elle des enfants ?

— Ma cousine est veuve et n'a jamais eu d'enfant. Ce fils de son frère est son idole ; c'est du moins, ce qu'elle m'écrit dans ses lettres, car je n'ai jamais cessé de rester en relation avec la famille de ma tante Geneviève,

sœur de mon père et qui m'avait recueilli, alors que j'étais orphelin et pauvre.... et sans l'oncle Stoup, un anglais intéressé, je fusse resté chez ma tante, me mariant peut-être plus tard avec sa fille aînée, âgée de dix ans, lorsque j'en avais vingt. Cette même Dorothée dont je vous parle. — Enfin, je vais faire mon possible pour retrouver son neveu chéri! le polisson.... fuir ainsi avec une actrice! Ah! s'il savait comme nous, le prix de l'argent, il ne le gaspillerait pas ainsi le malheureux!

— Mon bon M. Paternot, répondit Olympe c'est à votre école, que Mme Dorothée aurait dû mettre votre petit cousin!...

— Nous avons retrouvé les traces du fugitif, dit Armande à Olympe, deux mois plus tard; il est en ce moment à Bruxelles; M. Paternot va partir un de ces jours pour aller faire sa connaissance, car ce sera lui aussi, notre héritier, puisque nous n'avons pas d'enfants, ni d'autres parents! C'est du reste, ce que mon mari à écrit à Dorothée, qui en a été très satisfaite, car il paraît que ce jeune viveur a pas mal mordu à l'héritage paternel, il l'a presque dévoré et il s'élevait à près de deux millions. Sa mère adoptive n'a plus en propre que quelque centaine de mille francs et beaucoup de bijoux, car je dois vous dire Olympe, que ma cousine Dorothée est la veuve d'un orfèvre en gros de l'Amérique du Nord. Elle aurait voulu que James (c'est le nom de son fils adoptif) entrât dans la même industrie, car les Anglais ont beau être riches, ils choisissent toujours un commerce ou une industrie pour faire valoir avantageusement leurs capitaux. Comme James n'a pas voulu travailler, Dorothée à elle-même exploité quelques années son commerce de bijoux; mais elle n'était pas du tout commerçante et elle s'est laissée voler dans les grands prix par son chargé d'affaires, de sorte qu'elle s'est retirée du commerce, riche seulement, comme je viens de vous le dire, de quelques centaines de mille francs.

— Mais, c'est déjà bien beau, observa Olympe, pourvu que son neveu ne la ruine pas tout à fait.

— Oh, pour cela, non! puisque Patrice va s'en mêler.

— M. Paternot est bien bon, dit la dentellière, de se déranger, mais il est si dévoué pour le monde, et ce voyage en Belgique va lui coûter gros?

— Quant à cela, répondit Armande, la cousine Dorothée a envoyé des fonds à son cousin, elle est si riche en comparaison de nous, qu'elle a bien compris qu'il était de son devoir de payer tous les frais!

— Je viendrai vous tenir compagnie en l'absence de M. Paternot, offrit Olympe en souriant.

— Mais comment donc, j'en serais très heureuse et je comptais vous prier de me rendre ce service.

M. Paternot resta absent de Bellemine plus de trois semaines. Lorsqu'il revint, il raconta longuement à sa femme et à Olympe, qui semblait faire, en quelque sorte, partie de la famille, qu'il avait trouvé son petit cousin presque à sec. Son actrice venait aussi de le lâcher après l'avoir complètement ruiné comme argent et santé.

— Notre cousin James n'a rien de notre race, avait ajouté Patrice; à peine quelque chose dans le regard éteint de ma jolie cousine Dorothée, quand elle avait seize ans, époque à laquelle j'ai quitté l'Amérique. Oui, rien n'a fait battre mon cœur, en voyant pour la première fois ce dernier rejeton de Geneviève de Paternot.

— Savez-vous ce que m'a dit James, dès que je lui ai dit qui j'étais? — « Mon cousin, prêtez-moi trente mille francs, j'en ai un besoin extrême; ma tante Dorothée est fort riche; elle vous rendra facilement cette somme insignifiante.

— Peste, mon garçon, lui ai-je répondu, je ne suis qu'un petit propriétaire et n'ait pas sous la main 30,000 francs. D'ailleurs, je dois t'apprendre un grand malheur; la mort de ton père et en outre qu'il te faudra désormais devenir raisonnable et apprendre à compter, car, ta mère adoptive, après avoir payé tes dernières folies, ne possédera plus qu'une modeste fortune comparativement à son ancienne richesse. Elle désire que tu retournes au plus vite auprès d'elle pour l'aider à te conserver le plus de bien possible, car, une femme ne peut surveiller aussi bien qu'un homme, ses propriétés rurales, par exemple.

Le garçon a promis d'écrire pour se faire pardonner, puis, après un séjour qu'il compte faire dans l'Italie méridionale, pour remettre sa pauvre santé, il retournera en Amérique.

Lorsque Paternot fut seul avec sa femme, il lui fit part de son espoir que James ne vivrait pas longtemps, qu'alors il pourrait se faire que la fortune de Dorothée leur revint à eux,

bien que plus âgés qu'elle et en manière de conclusion Paternot dit à sa femme :

— Il n'en coûte pas plus d'espérer, n'est-ce pas Armande ?

Les yeux de Mme Paternot brillèrent de convoitises....

— C'est alors que nous pourrions acheter le château de Chante-Perdrix, dit-elle, pourvu que James n'aille pas se rétablir en Italie ?....

— Cela m'étonnerait bien, répondit Patrice, ça a été un précoce noceur, il est déjà usé jusqu'à la corde ! Mais en attendant, je vais manœuvrer de façon à ce que Dorothée en passe toujours par mes soins, pour faire parvenir des fonds. J'y trouverai toujours bien le moyen de faire un petit bénéfice ; ainsi chère femme, sur le voyage et le séjour en Belgique, j'ai économisé un billet de mille francs.... Il nous faudrait au moins trois mois de privations, pour réaliser ce simple chiffre.... Mais vois-tu, Armande, j'ai idée que cela tournera bien pour nous, d'une manière ou d'une autre....

Six mois plus tard, Dorothée, après bien des lettres échangées avec son cousin Patrice, qui lui écrivait que James devait, par les conseils des médecins, prolonger plusieurs années, son traitement sur le littoral de la Méditerranée, en Italie ou en France ; Dorothée, disons-nous, écrivit à Patrice, que devant l'impossibilité du retour de son bien-aimé James, elle venait de liquider ses biens et allait se fixer dans le pays dans lequel la Faculté condamnait à séjourner si longtemps son neveu. J'ai beaucoup perdu, ajoutait-elle, en vendant à la hâte, ce que je possédais en terre et en immeubles ; mais j'ai encore assez pour vivre honorablement, en soignant mon pauvre enfant ; enfin, Dorothée ajoutait encore : « Je veux aller surprendre James, ne lui parle donc pas de mon arrivée ; d'ailleurs, je veux aller te voir à Belle-Mine et faire la connaissance de ma chère Armande à qui (ne lui dit pas non plus) j'apporte une jolie parure en pierreries.

(A suivre) M. A. B.

NÉCROLOGIE (1)

Dans le courant de janvier, vient de s'éteindre dans sa propriété du Mégalithe, notre collaborateur et ami, le docteur Bonnejoy du Vexin, qui a été le plus fervent apôtre du végétarisme en France. Nous n'avons pas besoin de consacrer une notice à notre ami dont le nom et le talent étaient très connus et appréciés en France ; les nombreux articles qu'à fourni à la *Curiosité* l'excellent docteur, nous dispensent d'un panégyrique quelconque ; aussi, nous bornerons-nous à dire que ses principaux ouvrages sur le végétarisme sont devenus classiques aujourd'hui.

Le docteur Bonnejoy fut un véritable savant et le type du parfait honnête homme.

E. B.

(1) Cette notice était, depuis deux mois, sur le marbre.

AVIS CONCERNANT LE JOURNAL

Comme nos lecteurs ont pu s'en apercevoir, nous ne cessons d'apporter des améliorations à notre journal. De tous les journaux similaires, aucun n'est mieux imprimé que la *Curiosité* ; aujourd'hui, afin que le numéro arrive en parfait état et sans les maculatures d'un transport et du timbrage de la poste, nous adressons la *Curiosité* sous une couverture vert d'eau. — En changeant d'imprimerie, nous avons renouvelé le caractère, non seulement l'œil de celui-ci est plus beau, mais en outre, la fonte est neuve. Nous profitons de l'occasion pour dire que nous donnons 24 numéros par an (de janvier à décembre inclus) pour le prix de 6 fr., pour la France et l'Etranger. Cette année, tous nos anciens abonnés n'ont payé que 5 fr., mais l'augmentation de la main-d'œuvre, du papier, des frais généraux de toutes sortes, nous obligerons, l'année prochaine, à augmenter notre abonnement, à moins que nos abonnés ne fassent assez de propagande pour augmenter le chiffre de nos souscripteurs ; c'est dans ce but que le dernier numéro de l'année 1896 a été tiré à 10,000, pour être adressé comme propagande. Nous allons faire encore un nouveau tirage de ce numéro, afin d'en faire un nouveau service. Nous sommes obligés de lutter avec des armes inégales, car, bien de nos confrères organisent des souscriptions qui les font vivre, ou bien sont entretenus aux frais de personnes généreuses.

PRIME A NOS ABONNÉS

« Nous avons le plaisir d'annoncer à nos abonnés que par suite de conventions passées avec le journal l'**Avocat**, nous sommes en mesure de leur assurer, à titre de supplément, le service de ce journal hebdomadaire au prix de 4 fr., au lieu de 6 francs.

L'**Avocat**, journal spécial, très intéressant dont la lecture s'impose à toute personne faisant des affaires, et dont le rédacteur en chef est Me Paul Roue, avocat à la Cour d'appel de Paris, donne tous les jeudis des notions de droit usuel, des consultations gratuites de droit et de médecine. Chaque abonné a droit à 104 de ces consultations par an.

Il suffira donc à ceux de nos abonnés, qui voudront profiter des avantages que nous leur offrons, d'envoyer à M. Gabriel PARISOT, directeur de l'*Avocat*, 47, Galerie Vivienne, à Paris, leur bande d'abonnement à notre journal, ainsi qu'un mandat-poste de 4 fr., pour que le service de l'*Avocat* leur soit fait régulièrement. »

A MONTE-CARLO

Si comme toutes les années, nous faisions le relevé des suicides et victimes de ce nouveau Moloch, qu'on nomme Monte-Carlo, nous constaterions que la série à la Rouge a été cette année plus élevée que jamais, malgré le soin que l'Administration de cet antre infernal, met, à subtiliser ses cadavres. — Il ne saurait en être autrement, puisque des personnes digne de foi (ne mettant jamais nous-mêmes les pieds dans cet Eden infernal) nous affirment qu'il y a en ce moment 14 tables de roulettes et 6, de 30-40. Depuis l'apparition de notre volume : *Histoire des crimes et des suicides du Tripot de Monte-Carlo*, publié sous notre nom maternel, J. M. de Vèze, dix ans se sont écoulés.

Aussi allons-nous préparer la suite de cette étude historique, étude qui comprendra la suite de la nomenclature des suicides allant de l'année 1888 à 1898.

Et nous ne cesserons de redire et de répéter que nous ne pouvons comprendre que les Gouvernements Européens laissent le Principicule Albert et l'Alice, sa compagne, vivre de la cervelle des suicidés.

Puisque le gouvernement de la R. F. est à bout de ressources pour boucler son budget, pourquoi ne crée-t-il pas un monopole de roulette à Saint-Cloud. — Il y a longtemps que nous avons émis cette idée, dès 1871, dans la *Municipalité*, alors que Yves Guyot en était Directeur.

Il y a quelques jours, à Nice, Schiller, l'imprimeur du journal le *Temps*, nous affirmait qu'il était sérieusement question de fonder à Saint-Cloud, un Casino pour exploiter les jeux. Bien qu'ennemi-né de toutes les roulettes, nous estimons, puisque la passion du jeu est, dit-on, indéracinable, qu'il vaudrait mieux en tirer un revenu pour soulager le budget, plutôt que de laisser le monopole de Monte-Carlo voler tous les habitants de l'Europe et de l'Amérique. Nous reviendrons prochainement sur cette suppression de Monte-Carlo, que nous n'avons cessé de réclamer depuis plus de dix ans.

Ernest Bosc.

BIBLIOGRAPHIE

Société d'Etudes psychiques de Genève. — Rapports pour l'exercice de 1896. Une brochure in-8, Genève, imp. Wyss et Duchène, rue Verdaine, 1897.

Cette brochure fort bien faite, est extrêmement intéressante ; il serait à désirer qu'il se formât beaucoup de sociétés comme celle de Genève et sous le même titre qui, fort large, permet d'accepter dans son sein : spirites, occultistes, théosophes, spiritualistes et même des matérialistes *de bonne foi*.

Notre confrère, M. Décembre Alonnier, nous prie d'informer nos lecteurs qu'il met en ce moment la dernière main à un volume appelé à produire une grande sensation ; son titre est : *Contribution à l'étude de l'inconnu*.

C'est une étude très intéressante et documentée sur le célèbre voyant Swedenborg.

Toute personne qui enverra son adhésion par lettre à M. Décembre Alonnier, 12, rue Thouin, à Paris, recevra l'ouvrage *franco à domicile*, au prix de 3 francs, payable après réception, au lieu de 6 fr. pour les non souscripteurs.

*
* *

Massillon Rouvet, de Nevers, une charmante plaquette : *Portrait des femmes de Rubens, ou Cérès et Pomone*. — Belle occasion pour un amateur du peintre flamand, d'acheter une de ses merveilleuses toiles. En écrivant de la part du *Directeur de la Curiosité*, à M. Massillon Rouvet, architecte à Nevers, on recevra la plaquette contenant 3 planches.

*
* *

Isis dévoilée ou l'Egyptologie sacrée, par *Ernest Bosc*, un volume in-18, 2e édition, Librairie Académique Perrin et Cie, Paris. — Il arrive souvent que les étudiants orientalistes, fort nombreux aujourd'hui, désirent approfondir les origines de la tradition orientale, mais les travaux des égyptologues officiels se présentent sous un caractère trop technique pour être de quelque utilité aux chercheurs indépendants.

Un ouvrage clair et bien complet à la fois, sans être trop considérable, pratique avant tout par conséquent, était absolument nécessaire pour ceux qui s'intéressent aussi à l'Occultisme Egyptien.

Il était difficile de remplir un pareil programme ; c'est, cependant, ce que vient de faire M. Ernest Bosc dans la nouvelle édition d'*Isis dévoilée*.

Ce volume, de plus de 360 pages, renferme tout ce qu'on sait positivement aujourd'hui sur l'Egypte et ses mystères. L'ouvrage est d'une lecture attrayante, malgré l'érudition considérable qu'il renferme.

C'est là un véritable tour de force dont il faut vivement féliciter l'auteur. De plus, un Index et une table alphabétiques très bien faits et très complets permettent de considérer ce petit traité comme un véritable dictionnaire de l'Esotérisme égyptien.

La place nous est malheureusement comptée pour entrer dans les détails de l'ouvrage. Disons seulement qu'il ne comprend pas moins de 25 chapîtres répartis en trois grandes divisions et d'une conclusion importante.

La première division : *Egyptologues, Hiéroglyphes, Ecritures Papyrus Livres d'Hermès*, expose l'état de la question au point de vue scientifique.

La deuxième : Religion, Mythes, Symboles, *Prêtres, Prêtresses, Juges, Cérémonies* et *Fêtes*, traite surtout le côté social et philosophique.

Enfin, la troisième : *Psychologie, Philosophie, Morale, Deuils, Funérailles, Momies, Monuments funéraires*, contient des chapîtres de pur ésotérisme.

Le titre lui-même, *Isis dévoilée*, indique bien le caractère essentiel de l'ouvrage ; on y traite d'égyptologie et rien que d'égyptologie, mais c'est en somme une Encyclopédie véritable sur l'antique Egypte.

Sommaire du prochain numéro de la *Curiosité*, **N° 6**.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Chauvain, 14